

Jacques Roc

Les Enfants sans un Dieu

*Quand l'innocence s'éteint
dans l'ombre des hommes*

Roman



Préface de Jean-René Guerrier

Les impliqués
Éditeur



Les Enfants sans un Dieu

Les impliqués

Éditeur



Fondée en 2014, notre maison d'édition se consacre à la publication d'ouvrages relevant de divers domaines : littérature, récits personnels, premiers romans et nouvelles, essais en sciences humaines, religion, économie, etc.

Les impliqués ont pour vocation de publier, après sélection, les manuscrits qui leur sont confiés. Ils proposent ainsi aux auteurs de faire de leur projet d'écriture une réalité et d'éditer, après une réelle collaboration avec eux, leur ouvrage issu de leurs souvenirs, de leur imagination, de leurs rêves, de leur recherche ou encore de leur travail.

Jacques Roc

LES ENFANTS SANS UN DIEU

*Quand l'innocence
s'éteint dans l'ombre des hommes*

roman

Préface de Jean-René Guerrier

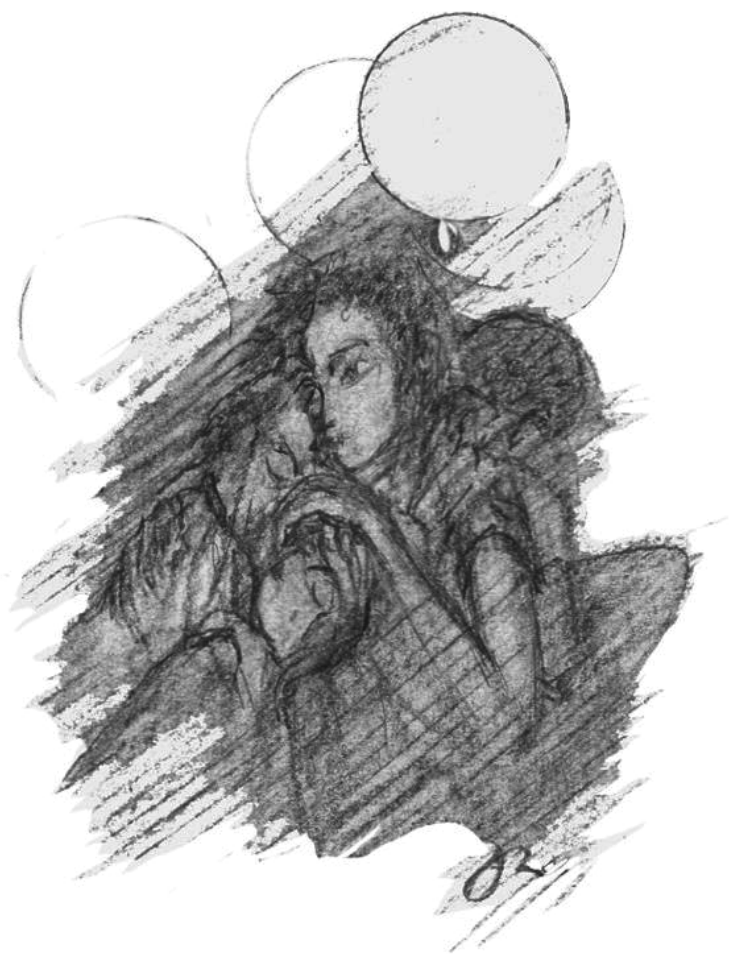
Les impliqués 
Éditeur

Les impliqués
Éditeur 

© 2025, Les impliqués
5-7, rue de l'École-Polytechnique – 75005 Paris
www.lesimpliques.fr
contact@lesimpliques.fr
ISBN : 979-10-428-1310-9
EAN : 9791042813109

Pour l'envoi de vos manuscrits : voir à la fin de cet ouvrage

Sommaire



Les Enfants sans un Dieu explore le destin de jeunes âmes brisées, livrées aux violences et aux abandons dans une Haïti déchirée par la misère et l'exploitation.

À travers les regards de Néfertiti, Ti Jules, Mélina et Lisa, l'histoire plonge dans les rues de Port-au-Prince, là où les enfants deviennent mendiants, esclaves ou victimes des puissants.

Chaque chapitre révèle une facette de leur lutte : la routine écrasante de la survie, la culpabilité des adultes complices, les ombres de figures comme Clercine, mais aussi la fragile lumière d'une rencontre, d'une protection, d'une révolte.

Le récit, sombre et poétique, ne se contente pas d'exposer la misère — il met en avant la dignité, la résistance, la force intérieure de ceux que le monde a condamnés à l'oubli.

À travers un enchaînement de scènes réalistes et symboliques, le roman devient un témoignage : celui de la douleur collective, mais aussi de la possibilité de rédemption et de mémoire.

Préface

Il est des livres qui naissent dans le silence — non celui des bibliothèques, mais celui, plus âpre et plus profond, qui entoure la souffrance des enfants que le monde refuse de voir. *Les Enfants sans un Dieu* est de ceux-là.

Ce roman ne cherche pas à attendrir, encore moins à enjoliver : il expose. Et ce qu'il expose est insoutenable. Pourtant, il le fait sans brutalité gratuite, avec la lucidité d'un regard qui a refusé de détourner les yeux.

Ce récit se déroule dans une île que l'on dit belle, mais qui saigne dans l'indifférence. On y rencontre des enfants livrés à eux-mêmes, non par caprice du sort, mais parce que des adultes ont choisi de les trahir — par intérêt, par peur ou par pur calcul. Mais ce n'est pas un roman sur la misère : c'est un roman sur la résistance de ceux que tout destinait à tomber.

Néfertiti, Lisa, Mélina, Ti Jules et tant d'autres portent des prénoms simples et magnifiques. Ils pourraient être ceux de nos enfants. Ils vivent dans un monde où les mots « Dieu », « justice » et « famille » ont été vidés de leur sens, remplacés par des trafics d'âmes, des silences complices et des regards fuyants. Et pourtant, ils luttent. Ils espèrent. Parfois, ils fuient ; parfois, ils s'effondrent — mais ils refusent de s'effacer.

Il y a dans ce roman quelque chose de la tragédie grecque, transposée dans les ruelles d'une ville oubliée. Et si les dieux se taisent, l'auteur, lui, parle. Il prête sa voix aux muets, son souffle aux égarés. Il n'absout pas, mais il comprend. Il ne moralise jamais : il témoigne — avec une

précision d'autant plus percutante qu'elle se teinte de tendresse et d'amour pour les damnés de la terre.

Albert Camus écrivait : « Le devoir d'un écrivain, c'est de nommer l'injustice, de parler pour ceux qui ne peuvent pas parler. » À sa manière, l'auteur de ce livre s'inscrit dans cette lignée. Il n'accuse pas seulement : il rappelle que dans les pires ténèbres, une étincelle suffit pour éclairer une issue. Et parfois, ce sont des enfants qui la portent.

Ce roman est une clameur — une clameur contre l'indifférence, une clameur pour l'humanité. Et c'est à ce titre qu'il mérite d'être lu.

Jean-René Guerrier

Prologue

Juillet 1997

IL EST DES VILLES QUI S'EVEILLEN DANS LA LUMIERE, COMME DES FLEURS OFFERTES AU JOUR

*P*ort-au-Prince, elle, surgit dans le bruit : klaxons, pas pressés, prières murmurées au coin des rues, et ce tumulte qui ressemble à un cœur qui bat trop vite.

Au milieu de ce chaos, des enfants marchent déjà. Leurs épaules frêles ploient sous le poids de rien — rien qu'un sac vide, une faim ancienne, un futur qui n'a pas de nom. Ils ne sont pas encore des ombres, mais déjà le monde les regarde sans les voir.

Un vieil homme dirait qu'ils portent l'avenir dans leurs mains calleuses. Mais leurs mains ne tiennent rien, si ce n'est la poussière du trottoir et l'espérance têtue d'un morceau de pain.

Chaque matin recommence comme une prière sans fin. Les collines, les ruelles, les murs fissurés, tout témoigne d'une lutte invisible : celle d'exister quand personne ne vous attend.

Ici, Dieu semble avoir fermé la porte. Mais les enfants, eux, continuent d'entrer dans la vie, les yeux grands ouverts.

Chapitre I

La Routine



Il est six heures du matin, et le soleil commence à se hisser au-dessus des toits en tôle ondulée du quartier le plus pauvre de Port-au-Prince : Cité Soleil. L'année est 1997. Au cœur d'un jour étouffant, dans ce coin décrépit de la capitale haïtienne, une petite mesure penche de côté, donnant l'impression d'une bâtisse épuisée, prête à s'effondrer. À l'intérieur de cette fragile construction vit un enfant de six ans, doté d'une conscience aussi vaste qu'un éléphant.

Il s'appelle Jules, mais tout le monde l'appelle Ti Jules — en Haïti, « Ti » précède souvent les prénoms des enfants, une façon affectueuse de dire « petit Jules ». Ti Jules s'est fait un nom, non seulement dans son coin reculé de la ville, mais aussi dans les zones rurales avoisinantes. Il est reconnu pour son courage et sa ténacité. Tous ses voisins en témoigneraient sans hésitation.

Ti Jules a six ans, mais une maturité de vingt. Il est maigre, mesure environ un mètre vingt-huit, et se déplace avec une assurance qui ferait pâlir d'envie ceux d'entre nous qui mangent trois repas par jour. Il est agile comme un léopard. Sa peau est si foncée qu'on la compare à la couleur du charbon — ce même charbon qui, dans son quartier, est souvent la seule source de revenu.

Il ne sait ni lire ni écrire, et ignore tout du pouvoir des mots et de l'importance de l'instruction. Pour lui, survivre signifie surtout apprendre à ignorer les « savants » et ceux qui voudraient étouffer ses espoirs d'un avenir meilleur. Il connaît chaque recoin de son entourage et accepte sans amertume son statut de marginal. À six ans, il est déjà le soutien de sa famille.

Chaque matin, au premier cri du coq, Ti Jules est le premier debout. Il sort par l'encadrement tordu de la

porte pour jeter l'eau avec laquelle il s'est lavé, puis retourne à l'intérieur pour dire au revoir à sa mère, malade d'un diabète qui l'empêche depuis longtemps de subvenir aux besoins de ses deux enfants. Sa sœur, âgée de deux ans, parle sans interruption dès qu'elle ouvre la bouche — pareille au tic-tac incessant d'une horloge ancienne. Leur cousine Gertrude vit avec eux ; en échange du maigre repas quotidien que Ti Jules peut rapporter, elle assure la cuisine.

Aujourd'hui, comme tous les jours, Ti Jules entame la marche qui lui permettra de gagner quelques pièces — son seul moyen de continuer à porter le poids d'un fardeau devenu quotidien. Le soleil est déjà haut, formant un angle de quarante-cinq degrés dans le ciel. La sueur coule de son front jusqu'à sa poitrine, trempant sa chemise déchirée. Sa route quotidienne fait plusieurs kilomètres — il se rend là où il croit que ses efforts seront les mieux récompensés.

Ti Jules est arrivé à l'intersection où commence son périple. C'est un lieu saturé de sons jaillissant des radios de voitures et de camions qui rampent à un kilomètre à l'heure vers leurs destinations quotidiennes. Une fusion de musiques populaires s'élève des haut-parleurs qui ornent la plupart des bus publics, assurant une animation vibrante dans le chaos matinal de la capitale.

Delmas est la rue la plus fréquentée de Port-au-Prince. C'est l'axe principal reliant Pétion-Ville au centre-ville, là où la majorité des Haïtiens tiennent commerce. Pour Ti Jules, c'est le territoire de toutes les opportunités : là où la lenteur du trafic laisse une chance de croiser un conducteur dont le cœur serait assez ouvert pour répondre au cri silencieux d'un enfant en détresse.

La plupart des chauffeurs gardent les yeux fixés sur la route ou sur la voiture devant eux, comme s'ils étaient excessivement prudents. En réalité, l'embouteillage peut durer plus de vingt minutes, laissant amplement le temps de détourner le regard. Mais beaucoup préfèrent s'attacher à tout sauf aux enfants qui cherchent désespérément un visage doté d'une âme. Être trop prudent est devenu l'excuse parfaite pour s'alléger d'une pression sociale que seule une conscience coupable connaît — même si, dans le fond, peu de conducteurs se sentent véritablement coupables.

Ti Jules passe alors au véhicule suivant, à la recherche d'un regard compatissant. Son visage mélancolique ne laisse paraître aucune émotion face au rejet. Ma voiture était la prochaine sur son chemin.

Il est arrivé à ma fenêtre et a collé son visage contre la vitre, écrasant son petit nez contre le verre brûlant qui nous séparait. Il ressentait probablement cette chaleur plus que moi — ma climatisation tournait à plein régime, créant un cocon de fraîcheur artificielle. Ses yeux grands ouverts brillaient d'une tendresse muette ; il avait appris à parler sans mots, à s'exprimer par gestes et par regards. Contrairement aux autres conducteurs qui préféreraient fuir ce contact, j'ai baissé ma vitre pour rencontrer ce garçon de six ans, prisonnier de sa routine et de son combat. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il pouvait parler. Il l'a fait d'une voix douce, timide, empreinte d'espoir. Son Dieu, jusque-là sourd à sa détresse, ne l'avait pas encore secouru — me disais-je intérieurement. Mais pour lui, son Dieu, c'était moi. Ou du moins, quiconque était prêt à lui tendre la main.

— Monsieur ! Aujourd'hui, vous êtes mon Dieu.

La compassion ne suffisait plus pour répondre à ce petit ange aux yeux noirs, grands comme des prunes. C'était plutôt un sentiment de devoir qui m'habitait. Chaque conducteur devrait ressentir ce devoir d'aider cet être démuni, créé puis abandonné par une société égoïste. Sommes-nous tous responsables d'une création comme Ti Jules ? Tout ce que Ti Jules désirait, c'était rassembler quelques pièces, juste assez pour subvenir aux besoins essentiels et payer le tarif exigé par la notoire madame qui règne sur le quartier. On l'appelle Tante Clercine, chef des règles établies par les chefs de gangs. Ti Jules ne cherche pas à comprendre pourquoi il doit payer pour mendier dans la rue de Delmas. C'est ainsi, et il n'a pas d'autre choix que d'accepter cette injustice née d'autres inégalités qui ont engendré tant de souffrances dans notre société.

Pour lui, survivre est la seule issue. Il doit collecter de la petite monnaie pour compléter son budget alimentaire, et s'il peut réunir quelques Adokins — l'équivalent d'un dollar haïtien — auprès de certains conducteurs, sa journée sera sauvée. Sa famille pourra manger, et sa mère aura ses médicaments. Son quota de cent gourdes par jour sera atteint.

La vie n'a pas été tendre avec Ti Jules, mais il se considère chanceux, car il parvient toujours à payer le droit de mendier dans certaines zones de Port-au-Prince, notamment la rue de Delmas. La chance doit être de son côté, puisqu'il n'a pas encore connu le pire, ni subi de blessures graves faute de pouvoir payer la somme exigée par le chef de son bloc.

La plupart des enfants du quartier redoutent les conséquences du non-respect du quota. De très jeunes filles ont subi des violences inacceptables, parfois

même des agressions qui ont laissé des marques profondes. À l'Hôpital Général de Port-au-Prince, certaines se demandent pourquoi personne ne vient les aider, pourquoi Dieu ne les a pas encore protégées ou offert une autre issue. L'espoir est loin de leurs rêves.

Des enfants comme Ti Jules suivent leur routine quotidienne sans véritables rêves. S'il se laisse aller à des pensées lumineuses, c'est pour s'enfoncer encore plus dans un état d'évasion. Des personnes comme Tante Clercine vivent leurs propres fantasmes, ayant leur propre Dieu pour surveiller leur territoire. Ses expressions masquent ses méfaits et ce qu'il reste de son âme tourmentée. Les visiteurs du quartier ne savent jamais quand elle est sincère ou mensongère. En surface, elle semble se soucier des enfants, mais sa gestion oscille entre exploitation et absence totale de remords.

Ti Jules avait ce don dans ses expressions, capable de vous pousser à ouvrir votre porte-monnaie. Pas étonnant que la plupart des conducteurs évitent ses yeux, préférant fixer la voiture devant eux ; ils craignent d'être happés par cette lueur et de perdre une gourde — somme si minime qu'elle ne figure même pas dans les comptes habituels.

Jamais on ne m'avait appelé Dieu auparavant, mais pour ses yeux, j'étais son Dieu ce jour-là. Et là, sans m'en rendre compte, je répondais à ce petit ange au regard intense.

— Comment allez-vous aujourd'hui, monsieur ? demanda Ti Jules.

— Je vais bien, et vous ? répondis-je.

— Pas très bien, comme vous pouvez le voir... Pouvez-vous m'aider avec un peu de monnaie, monsieur ? demanda Ti Jules.

Ti Jules n'avait pas demandé à se retrouver dans la rue, et la société haïtienne ne fait aucun effort pour créer un système d'aide sociale en faveur des plus démunis. Ti Jules était reconnaissant pour les cent gourdes que je lui tendis après avoir fouillé dans mes poches. Nous dépensons tant d'argent dans des choses inutiles que nous ne réalisons pas combien nous pourrions faire pour rééquilibrer un peu la vie.

Des pizzas commandées en quantité pour apaiser les enfants et leurs amis jamais venus. D'innombrables bouteilles de soda laissées ouvertes sur le pas de la porte, ignorées même par les fourmis les plus communes.

Ti Jules passa à la voiture devant la mienne, me lançant un dernier regard rempli de gratitude ; il n'avait sans doute jamais reçu cent gourdes en une seule fois. Ses yeux restèrent fixés sur ma voiture alors qu'il avançait vers le conducteur devant moi. Celui-ci tenait déjà entre ses doigts un billet replié, qu'il lui tendit dès que l'enfant atteignit le seuil de sa vitre. Ti Jules le prit avec une précaution presque solennelle, puis reprit sa marche, poursuivant sa quête d'un autre visage avec une âme.

Ti Jules n'était pas seul dans la rue ce jour-là. D'autres enfants l'avaient rejoint, visages joyeux avant d'avoir connu les jours sombres. Pas seulement des garçons, mais aussi de petites filles, celles qui avaient eu la chance d'échapper à l'hôpital général ce jour-là. Elles couraient entre les voitures dans l'espoir de trouver ce visage plein de compassion. Mais la compassion, ce jour-là, semblait avoir déserté la ville.

Les visages que Ti Jules croisait étaient toujours les mêmes depuis le premier jour. Le mien était nouveau pour lui et pour les autres, puisque je ne viens

en Haïti qu'une fois par mois. Bientôt, ma fenêtre devint le cadre de nouveaux visages.

Une petite fille d'environ cinq ans, aux yeux verts et au teint foncé, s'arrêta près de ma voiture. Elle ne savait pas encore si elle avait trouvé un visage avec une âme ; le temps le dirait. Elle plongea son regard dans le mien et sourit. Sa robe en haillons, avec une épaule déchirée, frôlait les voitures qui passaient, sans que cela ne suscite d'inquiétude. Mais cela suffisait à faire monter les larmes en moi. Peut-être que son Dieu, si elle en avait un, était trop occupé à la protéger du danger pour s'occuper de ses besoins les plus élémentaires. Cette petite fille sans nom, comme Ti Jules, était faite de fer, et la peur n'avait pas sa place dans ses projets, ni dans sa détermination intacte.

Elle attendait, la main suspendue près de mon menton. Moi, je cherchais dans mes poches un peu de monnaie ou un petit billet que j'allais probablement dépenser en futilités une fois rentré à New York. Puis elle partit vers la voiture suivante, pliant le billet de cinq dollars que je lui avais donné, le glissant dans l'élastique de sa culotte. La voiture voisine klaxonna pour qu'elle s'écarte ; même si la circulation était arrêtée, elle lui lança un regard froid et continua sa recherche d'un visage avec une âme.

Il doit y avoir beaucoup d'enfants comme eux dans le monde, mais c'est en Haïti que j'ai été témoin de cette décadence morale déchirante — des voitures valant plus qu'une vie entière d'économies pour la plupart, conduites par des visages froids.

Si Dieu s'occupait de la richesse des nantis, il devait être trop dépassé par leur insensibilité pour trouver une solution permettant à ces petits anges malchanceux de survivre. Il devenait évident que leur avenir n'avait tout simplement pas d'avenir.

Dans les rues chaotiques du film intitulé La Cité de Dieu, situé au Brésil, l'avenir des enfants est sans promesses. Des enfants démunis, pas plus âgés de huit ans, ne mendient pas un dollar, ils le réclament en brandissant une arme. Ils courent dans les rues, tirant sur tout ce qui bouge. Ils ne respectent aucun Dieu ; ils sont les maîtres de leur propre destin.

Chapitre II

Le Mélange



Les Enfants sans un Dieu

Quand l'innocence s'éteint dans l'ombre des hommes

À Port-au-Prince, dans les ruelles brûlantes de Cité Soleil, vivent des enfants livrés à eux-mêmes, abandonnés par les adultes qui auraient dû les protéger. Ti Jules, Mélina, Lisa et Nefertiti survivent entre mendicité, violence et rêves brisés. Autour d'eux gravitent les figures de pouvoir et de trahison : exploiters, trafiquants, missionnaires sans foi, tous décidés à s'enrichir de leur misère. Mais dans la nuit la plus sombre, des gestes de solidarité, de résistance et d'amour font naître une autre vérité : celle d'une humanité qui refuse de mourir.

Les Enfants sans un Dieu n'est pas seulement le récit d'une enfance volée, c'est une fresque où la dignité lutte contre l'oubli, où la poésie affronte la cruauté, et où chaque cri devient mémoire. Quand l'innocence s'éteint dans l'ombre des hommes, ce livre rappelle qu'il reste toujours une mémoire à sauver, une voix à entendre.

Jacques Roc, écrivain, musicien et cinéaste haïtien, explore dans ses œuvres la mémoire, la justice sociale et la fragilité des destins. À travers ce roman, il redonne voix aux enfants invisibles, témoins d'un monde où la survie devient acte de résistance.



Illustration de couverture de l'auteur.

ISBN : 979-10-428-1310-9

20 €



9 791042 813109